

OCTAVE MIRBEAU ET ERNEST LA JEUNESSE

Oublié de l'histoire littéraire, Ernest La Jeunesse (1874-1917) n'en constitue pas moins une figure curieuse et pittoresque, sinon marquante, du boulevard et de la littérature au tournant du siècle. Tant par ses oeuvres irrévérencieuses, qui dénotent un esprit libre, sans préjugés ni crainte de choquer les "*honnêtes gens*", que par ses impertinences calculées et volontiers colportées (1), sa laideur proverbiale, sa voix de castrat et ses excentricités vestimentaires. Jules Renard, par exemple, le compare à une "*hyène*" (2) et voit en lui - en dépit de son nom, qui n'est pas un pseudonyme - la personnification des "*petits vieux*", "*avec son chapeau à claque, son dos voûté, sa maigreur*" et "*sa petite figure simiesque*" (3). Caricaturé par Alfred Jarry sous le nom d'Allmensch Severus dans *Les Jours et les nuits*, il est pris à parti par les antisémites de tout poil, notamment Léon Daudet qui, dans *Au temps de Judas*, voit en lui "*un épouvantail*", il est jaloué par nombre de jeunes littérateurs en quête de notoriété, et cordialement détesté par ceux de ses "*notoires contemporains*" qui craignent sa langue de vipère et la "*délicatesse méchante de [son] ironie*", comme dit Edmond de Goncourt (4).

Dans la "*bataille littéraire*" (5) qui fait rage, Ernest La Jeunesse a cependant trouvé un allié de poids : Octave Mirbeau en personne qui, pour être intervenu avec son habituelle efficacité en faveur de son nouveau protégé, a eu tôt fait d'être accusé par ses détracteurs accoutumés d'avoir "*découvert*" et lancé le jeune impertinent. La communication, par deux collectionneurs parisiens désireux de conserver l'anonymat, de quatre lettres de La Jeunesse à son aîné et de deux lettres de Mirbeau à son cadet, passées récemment en vente publique - ce dont nous les remercions de tout coeur - nous offre l'occasion de nous pencher sur ce drôle de couple, dont l'assemblage, pourtant, n'a rien de fortuit.

Dans *Cinq ans chez les sauvages*, paru en 1901 chez Félix Juven, La Jeunesse racontera comment, moyennant le sacrifice d'un atlas, il a eu, le 25 mars 1891 exactement, la révélation de Mirbeau grâce à la reprise, dans *La Vie populaire*, d'un conte qui avait, selon lui, "*cinq ans de date*" (en fait, neuf ans), "*Le Pauvre sourd*" (6) : "*Ça valait mieux que de ne pas la lire du tout*" (7). Après quoi il a découvert au prix fort, dans des "*livraisons dépareillées de la Nouvelle revue*" de "*la mère Adam*" *Le Calvaire*, amputé du sulfureux chapitre sur la débâcle des armées de la Loire, que le lycéen mirbeauphage dut "*reconstitue[r] et imagine[r] longuement, par une humble et fiévreuse collaboration*" (8). Enchanté "*de désenchantement, de renoncement, de douleur et de rancune*", "*dépouillé*" de "*toutes les médiocres espérances qu'on [lui] avait infligées au collège*" et de "*tous les désirs de places et d'honneurs qu'on [lui] avait fait sucer dans les manuels moraux et civiques*", il eut pour consolation - mais quelle consolation ! - de trouver "*un ami*" : "*Un ami lointain et proche, l'ami des jours de jeûne et des soirs de deuil, l'ami des nuits glacées et des pâles aurores, l'ami qui ne tenterait pas méchamment de m'apporter la banale consolation aux souffrances qu'on ne console pas, qui me donnerait la fièvre et le feu, le dégoût et la colère*" (9).

Puis ce fut la lecture - sinon l'assimilation - des fameuses *Grimaces* de 1883, où il reconnaît des "*vertus qui n'ont point de petite patrie (...): l'esprit et la férocité - ce qui est tout un*" (10) ; puis celle de *L'Abbé Jules*, de la première mouture du *Journal d'une femme de chambre*, et surtout de *Sébastien Roch*, dans les feuilletons de *L'Écho de Paris*, qui lui permet de comprendre "*l'horreur des lycées*" et "*des maîtres*", qui lui inspire "*l'idée de justice*" et "*l'idée de liberté*", et qui l'amène à se jurer à lui-même de "*vivre [sa] vie, plutôt que d'être vaincu*" et "*écrasé*" (11).

Nous ne pouvons évidemment pas garantir la véracité de ces souvenirs ; mais ils semblent plausibles, et l'on peut facilement admettre que notre provincial de misérable extraction, qui se morfond dans son sinistre bahut, ait d'emblée trouvé dans l'auteur de *Sébastien Roch* un "*esprit fraternel*" et un modèle à suivre, puisque, à travers des épreuves comparables, il n'en a pas moins fini par trouver sa voie et par "*vivre sa vie*". Bref, **un professeur de liberté**. Aussi est-ce tout naturellement vers lui que - à l'instar de tant d'autres débutants - Ernest La Jeunesse, à peine âgé de

vingt-et-un ans, décide de se tourner, quand il publie sa première oeuvre, une modeste brochure de 16 pages intitulée *La Prière d'Anatole France*. Il lui en expédie un exemplaire agrémenté d'une belle "*dédicace de petit garçon*". Mais c'est en vain qu'il attend du maître un mot de remerciement ou d'encouragement : apparemment la plaquette s'est égarée corps et biens ou est retournée à son expéditeur, "*après avoir fait toutes les carrières, sauf à Poissy*"... (12)

Un an plus tard, vers la mi-mai 1896, alors qu'il gagne péniblement sa pitance dans les bureaux de la *Revue blanche*, le jeune homme publie chez Perrin *Les Nuits, les ennuis et les âmes ne nos plus notoires contemporains*, qui lui assure d'entrée de jeu une place de choix dans le champ littéraire. C'est un ensemble de textes irrespectueux, interviews imaginaires et pastiches, où tour à tour sont convoqués France et Zola, Loti et Bourget, Daudet et Hervieu, Coppée et Heredia, Jules Renard et Robert de Montesquiou, J.-H. Rosny et Jean Richepin. "*Ce livre, assure l'auteur, n'est ni un livre de mauvaise foi, ni un livre de flagornerie*". Certes. mais en désacralisant les maîtres de la littérature contemporaine, sans pour autant manifester une acrimonie de mauvais aloi imputable à une jalousie mesquine, et en mettant les rieurs de son côté sans pour autant s'aliéner ceux-là mêmes qu'il raille et qui le craignent, il gagne sur les deux tableaux, comme le lui fait remarquer Jules Renard : "*En somme, tous ceux que vous avez abîmés sont devenus vos meilleurs amis, et c'est une honte que des littérateurs que vous avez traînés dans la boue vous tendent ensuite la main, comme s'ils voulaient s'essuyer*" (13).

Dans cette entreprise, sinon de démolition, du moins de ravalement de la façade littéraire, La Jeunesse espérait bien bénéficier de la bénédiction de notre imprécateur, grand démystificateur de gloires usurpées par devant l'Éternel. Avant même de lui expédier un exemplaire de son volume, il lui adresse une lettre (14) pour le lui annoncer, et il y joint ses propres croquis originaux. Car notre ironiste est également doté d'un honorable coup de crayon de caricaturiste, exercé notamment dans les colonnes d'une revue libertaire confidentielle, *La Sociale*. Puis il ronge son frein en attendant les compliments qui seraient pour lui, de loin, les plus précieux : "*J'étais malade d'attendre ses félicitations, à lui.*" Après celles de "*bien des gens*", elles finissent par lui parvenir, "*bonnes, actives, fécondes*" : "*Et il m'échut - constate-t-il - cette rare fortune : devoir de la reconnaissance à qui l'on aime*" (15). En réalité, cette lettre "*de félicitations*" - non retrouvée - , La Jeunesse l'a humblement sollicitée, comme il ressort de cette missive de la fin mai 1896, à l'en-tête de la Chambre des Députés :

Mon bien cher Maître,

J'étais tout à fait ennuyé de ne pas savoir votre opinion sur mon livre : Les Nuits, les Ennuis et les Âmes de nos plus notoires contemporains et je commençais à craindre que vous n'en ayiez [sic] aucune quand M. Fasquelle (16) m'a dit que vous lui aviez été très indulgent et que vous lui en aviez dit beaucoup de bien. Vous ne sauriez croire la joie que j'en éprouve. Je vous ai dit (17) - mal - l'admiration émue et frissonnante que j'ai et que j'ai toujours eue pour tout ce que vous faites et tout ce que vous êtes et je vous remercie du fond du coeur de la confiance que vous me donnez en moi et de la vigueur que vous prêtez. Et vous seriez bien gentil d'écrire votre opinion : ça me ferait plaisir et ça ferait plaisir à d'autres. Et je vous adresse l'expression de ma reconnaissance et de ma très humble et très ardente affection.

Votre

Ernest La Jeunesse

*11 Bd des Filles du Calvaire
Paris*

Mercredi (18).

Quelques jours plus tard, nouvelle lettre de remerciements - à l'en-tête de la *Revue blanche*,

cette fois - pour la promotion du livre dont s'est chargé bénévolement le "maître" :

Mon bien cher Maître,

Je trouve à chaque instant des raisons nouvelles de vous remercier et d'avoir pour vous une reconnaissance plus émue. C'est Descaves, c'est Ligné (19), c'est Fasquelle, c'est Lorrain (20) qui me disent que vous avez dit du bien de mon livre et que vous en avez parlé avec tant de chaleur qu'ils se sont enflammés eux-mêmes. Et il paraît que vous avez eu le projet de parler de moi à Fernand Xau (21). Je vous remercie et je voudrais le faire très simplement, sans phrases et sans banalité, je voudrais vous exprimer combien je suis ému et combien je suis plus ému à la pensée que vous faites cela comme ça, en dehors ou endehors (22) comme dirait notre d'Axa (23), sans me le dire, sans que je le sache, sans me connaître et sans que je vous connaisse, mystérieusement presque et si en contradiction avec les moeurs littéraires. Ah ! je vous remercie bien mal et en un bien mauvais style : ça montre que je suis ému, vraiment, et que ça me change de toutes les canailleries de métier et que je me sens petit garçon devant vous et devant ce que vous faites et que je ne puis chercher des mots et que je sens que ce que je peux vous dire, ça doit plutôt vous ennuyer. Mais je suis bien touché : et comment vous dire maintenant que ce que je désire le plus ardemment, du désir le plus fou, c'est de vous voir parler de mon livre dans un journal ou dans Le Journal, pour que le succès se dessine un peu plus et pour que je puisse tirer un peu d'argent de mon édition et de mon éditeur. Et vous seriez bien gentil de me trouver, parmi l'encombrement, un coin au Journal. Je n'ai pas un endroit où écrire, je suis très timide, d'abord désagréable et sauvage et peu au courant du monde. Et j'ai, tout de même, besoin de gagner ma vie - et j'ai des choses à dire, ensuite.

Mais voilà que je deviens indiscret et ridicule où je voulais être ridicule seulement.

Et je vous exprime toute mon admiration, tout mon dévouement et toute mon affection.

Votre

Ernest La Jeunesse

Vendredi (24)

Loin de paraître importune à notre intercesseur, la prière du débutant va trop dans le sens du vent pour qu'il ne l'accueille pas avec faveur. Après s'être entremis auprès de Xau pour faire entrer au *Journal* Paul Adam, Bernard Lazare et Remy de Gourmont, pourquoi n'accorderait-il pas la même protection à un autre jeune dont il admire sincèrement le talent ? Il promet donc (25). Mais les jours passent, et La Jeunesse ne voit toujours rien venir. Le 26 juin, selon le cachet de la poste, Mirbeau s'excuse de son retard :

Cher ami

Je n'ai pu m'occuper de vous encore avec ce concombre fugitif qu'est Fernand Xau. Mais croyez bien que je ne vous oublie pas. Cette semaine, tout sera réglé, ou bien j'y perdrai le nom de Marcel Prévost.

À vous et de tout coeur.

Octave Mirbeau (26)

Il finit cependant par coincer le "concombre" - plus alcoolique, à vrai dire, que "fugitif" - mais sans beaucoup d'espoir de le convaincre d'accueillir le nouveau venu, comme il le confie le 3 juillet à Edmond de Goncourt : "*Nous causons de la mauvaie fabrication du Journal et de la non-connaissance de la valeur de la copie par Xau, auquel il n'a pu faire accepter des articles de La Jeunesse, après son remarquable livre*" (27). Il faut cependant croire que la force de persuasion de

Mirbeau a fini par payer, puisque, six jours plus tard (28), le jour où paraît le compte rendu des *Nuits* par Larroumet, de Carrières, il écrit à son nouveau protégé :

Cher Monsieur et ami,

Je viens de longuement causer par le téléphone avec Xau. C'est une affaire arrangée, et il doit vous écrire aujourd'hui même. Ce qui l'a décidé, tout à fait, c'est l'article de Larroumet (29). "Vous voyez, lui ai-je dit, vous n'avez pas eu confiance en moi, et il faut que Larroumet vous décide. Je suis humilié !" Il a nié, naturellement. Mais soyez sûr que c'est à Larroumet que vous devez la lettre de Xau. Par conséquent, vous n'avez pas à me remercier.

Mais je voudrais bien vous voir tout de même. Tenez, samedi (30), si vous pouviez me retrouver au Journal à 5 h. 1/2, je serais charmé. Je voudrais vous causer un peu du Journal et vous expliquer les dessous. C'est, dans la mer du journalisme, un parage dangereux. Mais il y a moyen tout de même d'y naviguer, sans se heurter à des écueils. Il faut que vous fassiez là une campagne brillante et continue (31).

À samedi donc et bien affectueusement.

Octave Mirbeau (32)

Le rendez-vous arraché de haute lutte se déroule - si l'on ose dire - le 16 juillet, non pas le matin, comme prévu, mais en fin d'après-midi, dans les bureaux du *Journal*, rue de Richelieu :

Mon bien cher Maître,

*J'ai attendu ce matin une heure treize notre Xau qui n'est pas venu. J'y suis retourné ce soir mais en route j'ai trouvé la nouvelle de la mort d'Edmond de Goncourt (33) et ça m'a arrêté sur le boulevard. Vous voyez en quel état je suis arrivé au Journal. Là j'ai attendu encore, tous les nerfs tendus et triste, triste de la mort de Goncourt. Ah ! je le dis sans férocité mais sincèrement, j'aurais donné tous les Mendès (34) blonds, noirs, bossus et autres, pour sa vie, à lui. Une heure, deux heures. Et, en face de moi, Edmond Magnier (35) attendant. **At-ten-dant** ! Ça, c'est fort ! Un cinquième acte ! Et il attendait ! Vraiment, j'ai eu des remords et j'ai regretté le dessin que, il y a un an, j'ai publié dans *La Sociale* et qui montrait Magnier "se fuitant" (36).*

Enfin j'ai vu Xau. Une seconde. Il m'a dit que nous étions d'accord (?) et qu'il allait m'envoyer un traité. Pas parlé des conditions. Je dois commencer en octobre (37). C'est un bon moment, c'est le meilleur moment, mais j'aimerais autant plus tôt, j'aimerais autant tout de suite, parce que j'aimerais autant gagner un peu d'argent. Y aurait-il moyen ou y aurait-il moyen [sic] de donner quelque chose ailleurs - en attendant ?

*Pardonnez-moi de vous parler de ces choses mais c'est vous qui l'avez voulu et c'est à vous que je dois ci, ça et tout et je n'insiste pas sur ma reconnaissance : ça vous embêterait. Mais c'est à vous pourtant que je dois Xau : la preuve (c'est du *Courteline*), c'est qu'il me demande des nouvelles de vous.*

J'espère, pour pouvoir lui en donner, vous voir bientôt, je vous adresse l'expression de mon admiration ardemment dévouée et affectueuse, vous serez bien gentil d'offrir à Madame Mirbeau mes hommages les plus respectueux et les plus sincères - Et je suis triste de la mort de Goncourt.

Votre

*Ernest La Jeunesse
11 Bd des Filles du Calvaire*

Jeudi soir (38)

Il ressort de cette lettre que les deux confrères se sont rencontrés, et pas seulement dans les

couloirs du *Journal*. Sans doute, dans une lettre non retrouvée, Mirbeau a-t-il invité La Jeunesse au Clos Saint-Blaise, où le jeune homme a pu du même coup faire la connaissance de la belle Alice (39). Dès lors les rencontres se sont succédé : "*Je le connus, je le vis et le revis*", écrit sobrement La Jeunesse, qui a tout loisir de découvrir "*combien son âme était tourmentée, délicate et scrupuleuse*" et "*combien cette âme avait la maladie de la perfection*" (40). Ils se retrouvent en particulier au théâtre de l'Oeuvre le 12 novembre suivant, pour la première de *Peer Gynt* (41), dont Lugné-Poe, soucieux de son jugement, avait donné à lire le manuscrit à Mirbeau pendant l'été (42). Pendant tous ces mois, La Jeunesse travaille d'arrache-pied à un ouvrage à la gloire de l'Empereur, *L'Imitation de Notre Maître Napoléon*, qui paraît à la fin décembre 1896. Chez un nouvel éditeur : Fasquelle, qui se trouve être - est-ce un hasard ? - l'éditeur de Mirbeau, lequel vient précisément de saluer son courage et son intrépidité (43)... Faut-il en conclure que notre justicier a intercédé en faveur de son nouvel ami ? C'est d'autant plus plausible qu'il accepte cette fois d'écrire l'article naguère sollicité en vain pour *Les Nuits* : il paraît dans *Le Journal* le 31 janvier 1897, en Premier-Paris, sous un titre curieux : "On demande un empereur".

Selon sa bonne habitude, Mirbeau profite du prétexte du livre pour régler quelques comptes avec quelques spécimens gratinés de critiques misonéistes, tels que "*M. Georges Duval*", alias "*Georges Légion*", dûment crétinisés par l'école et frappés de la radicale "*impuissance*" à sentir par eux-mêmes. Pour finir il en arrive au sujet. Les compliments qu'il adresse à son jeune ami sont éminemment révélateurs de son idéal littéraire.

Tout d'abord, il en apprécie l'esprit de révolte, partagé par "*par presque tous les jeunes hommes de cette génération, aux prises avec les platitudes, les dégoûts, les avortements, avec les foules, les armées, les justices, les politiques de ce temps.*" Si Mirbeau se sent de plain pied avec La Jeunesse, au nom prédestiné, et s'il est considéré comme un "*maître*" par tant de jeunes gens en colère, n'est-ce pas précisément parce que, lui aussi, n'a jamais cessé d'être fidèle à cet esprit de rébellion, parce que lui aussi il s'est "*cherch[é] parmi les révoltes*" ?

Ensuite, il voit dans le culte naïvement rendu à Napoléon l'expression d'un idéalisme dont l'échec, dans "*l'esprit d'un jeune homme ivre d'action et de domination intellectuelle*", débouche sur "*le rêve de la destruction totale par l'anarchie*". Anarchisme et bonapartisme apparaissent, une nouvelle fois, comme les deux faces d'une même aspiration à s'extirper de la boue et à se dépasser, d'un même dégoût face à un monde décidément trop mesquin et invivable pour les âmes nobles (44).

Enfin, Mirbeau apprécie l'"*apparent désordre*" d'un livre qui, au premier abord, semble "*manque[r] d'unité*" et "*paraît fort décousu et incompréhensible*". Mais, pour lui, ce qui constitue la véritable "*unité*" d'une oeuvre d'art, ce n'est pas le respect de règles compositionnelles arbitraires et immuables qui se transmettent de génération en génération - les prétendues "*lois fixes du beau*" dont il se moque - mais bien "*le tempérament*" unique de l'artiste créateur. Or cette unité, déjà perceptible dans *Les Nuits et les ennuis* - où, "*sous les figures différentes et les âmes diverses qu'il faisait évoluer et parler*", c'était l'auteur lui-même "*qui se racontait*" - Mirbeau la retrouve dans *L'Imitation*, qui "*est un, car une même pensée d'inquiétude, de révolte et de domination en relie tous les chapitres si dissemblables*". Et cet esprit s'exprime en un style qui reflète le tempérament lyrique et en même temps ironique de l'écrivain. En félicitant La Jeunesse pour ce qui, aux yeux des Aristarques bornés, constitue un défaut irrémédiable, il est clair que Mirbeau plaide également pour lui, qui s'est employé à déstructurer le vieux roman balzacien (45). La véritable unité des deux romans qu'il a en chantier, et qui sont apparemment faits de pièces et de morceaux, *Le Jardin des supplices* (46) et *Le Journal d'une femme de chambre* (47), ce sont précisément le "*tempérament*" et le style du romancier lui-même. En contestant la "*composition*" et le finalisme qu'elle présuppose, La Jeunesse mène donc le même combat que lui.

Dans les mois qui suivent, Mirbeau met la dernière main à une pièce "*terrible*" (48), où il pose, dans toute sa cruauté, la question sociale occultée par le patronat et les politiciens républicains : *Les Mauvais bergers*. Il tient son ami au courant de la progression de son travail, ralentie par une

cure de quatre semaines à Luchon. À la lettre non retrouvée de son grand ami, La Jeunesse répond tardivement, vers la mi-août :

Mon cher Maître, ami, révélateur, oiseleur etc,

Pardonnez-moi si j'ai tardé à vous répondre (49). J'ai cherché de l'encre verte et n'en trouvais point ; j'ai été malade, inventé des boissons que j'ai nommées de noms vénérables, Mégnin-cocktail (50), à cause qu'elles étaient mortelles et je n'ai rien écrit du tout. Non que je sois resté inactif ; j'ai rompu les liens qui m'attachaient à Séverine en me battant avec M. de Labruyère (51) (fleur d'acquiescement que les portes des prisons laissèrent filer sous elles). En échange d'une gifle, je lui ai envoyé (j'étais assis) mes deux pieds dans le ventre à la fois ; j'ai, en héros d'Homère, proféré ce discours : "Si vous n'étiez pas un cul dans toutes les parties de votre personne, je m'en irais chercher le vôtre (sic) (52) à coups de pied " : et ça n'a pas eu de suite. J'avais désiré deux gardes républicains comme témoins et il paraît que, sur le terrain, leur uniforme leur eût commandé d'arrêter le combat.

J'espère que le climat et les végétations de votre pays, le XVIIIe des arbres, et l'arrêt de la Chambre civile sur le testament Goncourt (53) flattent la santé de Madame Mirbeau (54), j'espère aussi qu'elle peint (55) et que je recevrai un jour ses chefs-d'oeuvre qui m'appartiennent par procuration et d'une façon si mélancolique. Traînez jusqu'à ses pieds tous mes hommages et mes regrets de n'avoir pas trouvé d'autres ouvrages à gastrite. J'ai acheté cher (30 F.) les premières poésies de Villiers (56) et Le Nouveau monde (57) que je voulais m'offrir depuis longtemps et j'ai raté de huit jours une Vie de Jésus que je jalousais. Et mes livres montent les uns sur les autres, se chevauchent, obscènes (pour faire plaisir à madame Georgette Leblanc (58), cependant qu'Adolphe Mayer (59) alla porter à Camaret les grâces de son dramatique tempérament.

Et votre pièce (60) ? À force de ne pas travailler, je vais faire, moi aussi (et c'est vous qui l'aurez voulu) une pièce : Les Ruines (61), où il y a de la politique et pas la moindre sociologie. Et c'est tout. Je devais partir, je ne suis pas parti et je ne sais si je partirai : je manque d'argent, je manque d'entrain et je mange trop. Écrivez-moi beaucoup, souvent ; je vous écris sur un papier spécial, très rare, au filigrane de la Légion d'honneur. Écrivez-moi au Journal : ça suivra. Et sachez-moi tout entier votre

Ernest La Jeunesse (62)

Le 1er novembre, La Jeunesse apprend par la presse que le drame prolétarien de Mirbeau vient d'être reçu d'enthousiasme par Sarah Bernhardt pour être monté de toute urgence au théâtre de la Renaissance qu'elle dirige, comme Lucien Guitry s'en était "fait fort" dès le 16 avril 1896 (63). Alors qu'il est malade, il se déplace aussitôt au *Journal* pour y rencontrer son protecteur. À défaut de pouvoir lui exprimer de vive voix sa satisfaction, il le fait par écrit, et manifeste également son émotion et sa reconnaissance pour son "*cher Maître et ami*", qui ne se contente pas de le chaperonner dans la jungle parisienne, mais lui manifeste une tendresse que l'on serait tenté de qualifier de paternelle, voire, à l'en croire, de maternelle [elle touche tellement le jeune homme que, le 13 mars précédent, il a offert à son aîné le manuscrit de *Caesar*, qui est devenu "*le bon aventurier*" dans *L'Imitation* (64)] :

Mon bien cher Maître et ami,

C'est toujours la même chose : je me suis trouvé très seul, très loin de tout, etc, etc, etc. Traîné jusqu'au Journal pour vous voir et vous êtes venu chez moi. Je ne puis vous dire combien je suis touché et je suis obligé, pour une fois, d'emprunter à Courteline son "kif kif une maman" (65) pour vous remercier et qualifier votre conduite. Je ne suis toujours pas fier : toujours mes cochons d'évanouissements et la poitrine défoncée et un abattement ! Georges Duval lui-même (66) pourrait

me gifler : je ne bougerais pas - Et avec ça une enflure !

Mais pourquoi me plaindre ? À cette fin de journée, je vais un peu mieux : voici trois jours que je ne mange pas, que je ne dors pas et je commence à me tenir debout.

Et je vous remercie encore : vous êtes le seul homme qui s'occupe de moi et que je sais bon. J'espère vous voir demain mardi au Journal à cinq heures : on inaugure le bar (67), ou écrivez-moi tout de suite où vous voir. Mes hommages à Madame Oct. Mirbeau et tout mon moi à vous.

Votre

Ernest La Jeunesse

11 Bd des Filles du Calvaire

Lundi (68)

Pour notre dramaturge presque débutant, l'accueil enthousiaste de sa pièce tient un peu du rêve - ou du cauchemar - tant il est mécontent de son oeuvre et "*arrêté en son essor vers les étoiles*", comme l'écrit curieusement La Jeunesse (69) Il éprouve même "*un écoeuement profond*", qu'il confie à son protégé dans une lettre à en-tête du Clos Saint-Blaise, qui date probablement du 2 novembre :

Mon cher ami,

Je vous en prie, je vous en supplie, ne me dites jamais : Cher Maître. Cela me fâche. Appelez-moi votre ami : cela me réjouit.

Je serai au Journal, jeudi à 5 h. 1/2. Voulez-vous bien vous y trouver ? Et je vous emmène au Napoléon illustré, à Clos Saint-Blaise, où nous dînerons frugalement.

Merci de vos bons souhaits. Mais, dès maintenant, j'ai de ma pièce un écoeuement profond, et j'ai peur que ce soit bien gros, bien lourd, sans intérêt. Tout de même, la façon dont elle a été reçue a été si rapide (70), si imprévue - un véritable coup de théâtre - que parfois je me demande si je ne rêve pas ! Enfin, ça y est ! Oui, mais c'est la représentation que je redoute.

Il faut vous soigner, ne plus être malade. Vous l'êtes de votre faute. Je suis navré de voir que votre si grand talent, votre sensibilité si uniques, vous les laissiez sommeiller au lieu d'en tirer les belles choses qui sont en vous à foison. Vous n'êtes entouré que de gens qui ne vous aiment pas, qui vous détestent et qui tâchent à faire avorter en vous les merveilleux dons que vous avez.

À jeudi, 5 h. 1/2, n'est-ce pas ?

Je vous embrasse.

Octave Mirbeau (71).

C'est donc désormais au jeune de remonter le moral de l'ancien et de le seconder dans cette bataille où, de son propre aveu, il "*joue une grande partie*" et "*tremble de la perdre*" (72). Le soir de la générale, le 14 décembre, La Jeunesse est aux côtés de Mirbeau, dans la loge de Guitry, avec le fidèle Hervieu et l'admiratif Rodenbach (73). Mais il ne se contente pas de lui apporter sa présence reconfortante : le lendemain, jour de la première, dans *Le Journal*, il se fend d'un dithyrambe sur "*l'âme de beauté et de vérité*" de son maître, et sur sa pièce, qui lui apparaît "*comme le seul drame humain, comme le seul drame de notre époque, (...) triste comme la mort, et plus triste, triste comme la tristesse et triste comme la vie*" (74). Quatre mois plus tard, alors que Mirbeau est engagé comme on sait dans la lutte pour la Vérité et la Justice, il envoie à son jeune ami une édition de luxe de sa pièce, publiée chez Fasquelle, avec ce bel envoi, qui sonne comme un avertissement : "*À Ernest La Jeunesse, avec toute ma profonde amitié et le désir ardent qu'il travaille loin des bars / Octave Mirbeau*" (75). L'interpellé l'en remercie aussitôt, dans une lettre non retrouvée (76).

Nous ne savons pas grand chose des relations entre les deux amis dans les années qui suivent, faute de documents. La seule lettre attestée est de La Jeunesse : elle n'est pas datée, et parle d'Alphonse Allais et d'un commun séjour à Honfleur, sans qu'on puisse savoir, par ce maigre et sibyllin résumé, si Mirbeau l'a invité à Honfleur, dans sa maison du Buttin, pendant l'été 1900, ou s'il a rencontré Allais à Honfleur dans de tout autres circonstances (77). C'est maigre ! Il faudra attendre mars 1901 pour que La Jeunesse rende de nouveau un hommage public à son glorieux aîné dans le chapitre qu'il lui consacre dans *Cinq années chez les sauvages*. Il reprend l'article paru en décembre 1897, et y ajoute plus de quatre pages nouvelles, d'une belle envolée, où il évoque élogieusement *Le Jardin des supplices* et *Le Journal d'une femme de chambre* : de l'un, il dégage intelligemment l'"exercice effroyable de compassion, d'indignation et de cynisme tenaillé" ; et de l'autre, la "leçon d'humanité" et l'"anarchie" derrière "l'appât de quelques scènes" (78), avant de conclure que Mirbeau est un "délicat", qui "hoquète de dégoût devant le monde" et qui "n'a fait de concession ni à la foule, ni aux élites de semaine" (79). Ce n'est pas si mal vu. En l'absence de toute autre trace écrite de l'amitié de naguère, et notamment de lettres, on est en droit de se demander si leurs relations ne se seraient pas quelque peu refroidies, et si, en ce cas, ce nouveau dithyrambe ne serait pas le moyen imaginé par le disciple déçu, pour rentrer en grâce auprès du maître.

L'éloignement est en effet assez vraisemblable, sans qu'on en connaisse vraiment les raisons. Mirbeau n'aurait-il pas fini par percer ce qu'il y avait de pose provocatrice et d'emphase suspecte chez La Jeunesse ? N'aurait-il pas été déçu de son tranquille égoïsme, de sa totale absence de scrupules, ou encore de sa mollesse pendant l'affaire Dreyfus, lors même qu'il était pris à parti par Léon Daudet en tant que "youpin" ? Ce n'est pas exclu. Toujours est-il que l'admirateur de Napoléon semble avoir disparu de l'horizon littéraire de notre justicier, comme s'il se reprochait de lui avoir accordé une amitié qu'il eût mieux fait de placer ailleurs, comme naguère, en 1897, à propos de Jean-François Raffaëlli (80).

Faut-il en conclure pour autant à une rupture ? C'est ce que, pour sa part, Sacha Guitry n'hésite pas à affirmer : "*Ernest La Jeunesse était le secrétaire de Mirbeau. (...) Mais il a fait des choses très vilaines. Mirbeau, entre autres, lui ayant confié des photographies de Mme Mirbeau nue, il les avait répandues dans Paris*" (81). Cette curieuse assertion, de la part d'un des derniers confidents du grand écrivain, ne manque pas de surprendre. Car, s'il est aisé d'imaginer les "*choses très vilaines*" qu'a pu commettre un La Jeunesse désargenté et que les scrupules n'ont jamais étouffé, on a du mal à croire que Mirbeau ait pu lui confier des documents aussi intimes : il a toujours été, au contraire, sur son intimité conjugale, d'une pudeur et d'une discrétion qui confinent au mutisme. Et puis, à supposer que, tel le roi Candaule, il ait voulu des témoins de la beauté de son épouse dans le plus simple appareil, est-il crédible qu'il ait précisément pris pour confident celui-là même dont il eût dû se méfier le plus - et qui, d'ailleurs, à notre connaissance, n'a jamais été son secrétaire ? C'est plus que douteux. Enfin, bien que ce ne soit pas un argument décisif, j'en conviens, il me faut signaler qu'en 1904 Mirbeau a adressé à son ancien protégé un exemplaire des *Farces et moralités* ainsi dédicacé : "*À Ernest La Jeunesse, son ami / Octave Mirbeau*" (82). L'envoi est à coup sûr moins chaleureux que les précédents, mais le terme d'"ami" prouve qu'à cette date du moins la rupture n'est pas vraiment consommée. Elle ne le sera pas davantage trois ans plus tard : en novembre 1907, en effet, La Jeunesse recevra un exemplaire dédicacé de *La 628-E 8* (83). Certes, l'hypothèse romanesque d'une séparation brutale et scandaleuse ne saurait être absolument écartée ; mais il semble plus raisonnable de penser qu'elle a été imaginée par un Sacha Guitry en quête de ragots mal intentionnés - sans doute détestait-il La Jeunesse, comme tout le monde... - et que Mirbeau s'est naturellement et progressivement éloigné d'un jeune homme en qui il avait trop investi et qui, comme tant d'autres, ne s'était pas élevé à la hauteur de ses espérances, comme le laissait déjà entendre la lettre du 2 novembre 1897.

Pierre MICHEL

NOTES

1. N'aurait-il pas accueilli Jehan Rictus par ces mots : "*Monsieur, qu'est-ce que vous venez faire ici ? On n'y reçoit que des gens de talent.*" ? Ce qui lui aurait valu cette réplique bien envoyée : "*C'est pour savoir où vous avez pu déposer vos couilles*"... (*Journal des Goncourt*, Bouquins, t. III, p. 1283). L'anecdote est également rapportée par Jules Renard (*Journal*, Pléiade, p. 335).

2. *Ibid.*, p. 743.

3. *Ibid.*, p. 362.

4. *Journal des Goncourt*, t. III, p. 1282

5. L'expression est de Philippe Gille, le critique littéraire du *Figaro*, qui a recueilli ses chroniques sous ce titre. Alain Pagès l'a reprise à son compte dans sa belle étude sur la réception de *Germinal* (Séguier, 1990).

6. Recueilli dans notre édition des *Contes cruels*, Séguier, 1990, t. II, pp. 64-69.

7. *Cinq ans chez les sauvages*, Félix Juven, 1901, pp. 168-169.

8. *Ibid.*, p. 171.

9. *Ibid.*, pp. 171-172.

10. *Ibid.*, pp. 173-174.

11. *Ibid.*, p. 175.

12. *Ibid.*, p. 6.

13. *Journal de Jules Renard*, p. 355. Renard note peu auparavant que François Coppée "*a fini par écrire à Ernest La Jeunesse une lettre plate comme l'eau, où il lui dit que sa vieille gloire finit par s'incliner devant sa jeune aurore*"... (*ibid.*, p. 50).

14. Cette lettre n'a pas - encore ? - été retrouvée. Mais elle est signalée dans le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, en 1919.

15. *Cinq ans chez les sauvages*, p. 176. La lettre de Mirbeau n'a pas été retrouvée.

16. Eugène Fasquelle (1863-1952) a succédé à Georges Charpentier. C'est chez lui que Mirbeau a publié toutes ses oeuvres à partir de *Sébastien Roch* (1890). C'est aussi chez lui que La Jeunesse va publier *L'imitation de Notre Maître Napoléon* (1897) et ses trois romans : *L'Holocauste* (1898), *L'imitation* (1899) et *Sérénissime* (1900).

17. Dans la lettre annonçant le volume, et qui n'a pas été retrouvée.

18. Soit le 20 mai, soit le 27 mai. La lettre appartient à un collectionneur de Paris.

19. Lucien Descaves, romancier réaliste et antimilitariste, est l'auteur de *Sous-offs*, qui lui a valu un retentissant procès ; il sera élu à l'Académie Goncourt en 1900. Aurélien Lugné-Poe (1869-1940) est le fondateur du théâtre de l'Oeuvre ; il a notamment monté *Ubu roi* et fait connaître Ibsen. Mirbeau lui a à plusieurs reprises rendu hommage, et va prochainement assister à la première de *Peer Gynt*.

20. Sur les relations entre Mirbeau et Lorrain, voir l'article d'Éric Walbecq dans les *Cahiers Octave Mirbeau* n° 1.

21. Fernand Xau (1852-1899) est le rédacteur en chef du *Journal* depuis sa fondation, le 28 septembre 1892. Il dirigeait également *Le Soir*.

22. Allusion à *L'Endehors* - sans trait d'union - hebdomadaire anarchiste qui a paru de mai 1891 à février 1893 et qui a écopé de nombre de condamnations. Mirbeau y a publié son fameux article sur Ravachol le 1er mai 1892 (recueilli dans notre édition de ses *Combats politiques*, Séguier, 1990, pp. 121-126).

23. Zo d'Axa est le pseudonyme d'Alphonse Gallaud - ou Galland, selon Jean Maitron - (1864-1930), fondateur et directeur de *L'Endehors*. Il a été condamné à deux reprises pour "*provocation au meurtre et au pillage*" (*sic*), le 1er juin et le 5 juillet 1892, à un total de trois ans 1/2 de prison. Arrêté à Jaffa, en Palestine, il a été libéré le 1er juillet 1894. Il est l'auteur de *De Mazas à Jérusalem*.

24. Peut-être le 5 ou le 12 juin 1896. Cette lettre appartient également au collectionneur parisien.

25. Cette lettre de Mirbeau n'a pas été retrouvée.

26. Collection particulière (extraits dans le catalogue de la vente du 2 juillet 1954). L'expression de "*concombre fugitif*" fait référence au conte drôle paru dans *Le Journal* du 16 septembre 1894, et recueilli en 1992 dans un volume paru sous ce titre chez Arléa. Alphonse Allais, pour sa part, a donné à l'étonnante découverte mirbellienne le nom latin que mérite son indéniable scientificité : "*comex vadrouillator*"... Mirbeau était allergique à la littérature psychologisante et prétendument féministe de Marcel Prévost, et s'était amusé à parodier sa manière.

27. *Journal des Goncourt*, t. III, p. 1303.

28. Cachet de la poste.

29. Gustave Larroumet (1852-1903), docteur ès lettres, spécialiste de Marivaux, professeur à la Sorbonne, ancien directeur des Beaux-Arts - et à ce titre qualifié par Mirbeau de "*cloporte*" dans une lettre à Rodin... Il tiendra la chronique dramatique du *Temps*, succédant à Francisque Sarcey. Il se vantera d'avoir "*découvert*" La Jeunesse dans l'article du *Temps* consacré aux *Nuits*, le 9 juillet 1896 (cf. *infra* "On demande un empereur").

30. Soit le 11 juillet 1896.

31. La Jeunesse n'y débutera pourtant qu'en octobre.

32. Lettre conservée dans le Památník Národního Pisemníctví de Prague. La photocopie m'a été transmise par un ami slovaque, Jozef Bališ.

33. Edmond de Goncourt est mort brusquement à Champrosay, chez Alphonse Daudet, le 16 juillet 1896. C'est Daudet qui, par télégramme, a aussitôt averti la presse et les meilleurs amis de Goncourt, Mirbeau en premier.

34. Catulle Mendès avait doublement mauvaise réputation : à cause de sa sexualité débordante, et à cause de sa surabondante production littéraire, strictement alimentaire. Mirbeau le jugeait "*abominablement calomnié*" et lui était vivement reconnaissant d'avoir naguère accueilli *Sébastien Roch* dans les colonnes de *L'Écho de Paris*.

35. Edmond Magnier, né en 1841, est le propriétaire et le directeur de *L'Événement*, quotidien radical auquel Mirbeau a collaboré sous pseudonyme de juin 1884 à février 1886 (cf. mon édition de ses *Chroniques du Diable*). Élu sénateur du Var, il a été entraîné en 1895 dans le scandale financier des chemins de fer du Midi et obligé de démissionner et de passer un temps à l'étranger.

36. Hebdomadaire anarchiste paru, sur quatre modestes pages, de mai 1895 à octobre 1896. Le dessin représentant Magnier, signé Bordier (apparemment un pseudonyme de La Jeunesse) a paru le 15 septembre 1895, accompagné d'une légende : "*C'est avec les salamalecs de la rousse que Magnier s'est fuité... Y a que les prolos qu'on façonne sans façons.*" On apprend par cette lettre que la Jeunesse était, à l'époque, anarchiste, ce qui ne pouvait que renforcer son attachement pour Mirbeau.

37. C'est le 9 octobre 1896 que La Jeunesse fera ses débuts au *Journal*, avec un article, "La Foule", relatif à la visite du tsar Nicolas II. Il publiera dix articles d'ici la fin de l'année.

38. Cette lettre fait aussi partie de la collection de l'anonyme Parisien.

39. Sur Alice Mirbeau, voir Pierre Michel, *Alice Regnault, épouse Mirbeau*, À l'Écart, 1993.

40. *Cinq ans chez les sauvages*, p. 176.

41. Voir Jules Renard, *op. cit.*, p. 353.

42. Cf. les lettres échangées entre Alfred Jarry et Lugné-Poe, dans les *Oeuvres complètes* de Jarry, Pléiade, t. I, pp. 1051-1053.

43. Le 21 juin 1896, dans "Merveilles de la science".

44. Sur ce lien entre bonapartisme et anarchisme, voir Pierre Michel, "Mirbeau et l'Empire", dans *Littérature et nation*, Tours, n° 13, 1994, pp. 19-41. Voir notamment les pages 27 et 29.

45. Voir le chapitre VI de ma thèse sur *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995.

46. Sur la genèse du *Jardin des supplices*, voir mon article dans les *Cahiers Mirbeau* n° 1, 1994.

47. Sur la genèse du *Journal d'une femme de chambre*, voir la préface de mon édition critique du roman, à paraître.

48. Le qualificatif est de Mirbeau lui-même, dans une confidence à Goncourt, le 22 février 1896 (*Journal des Goncourt*, t. III, p. 1240).

49. La lettre de Mirbeau n'a pas été retrouvée. Il y parlait sans doute de la santé de sa femme et des *Mauvais bergers*, qu'il était en train de peaufiner.

50. Paul Mégnin était, au *Journal*, chargé de la rubrique avicole, qui intéressait Mirbeau.

51. Georges de La Bruyère - pseudonyme de Georges Poidebard - était le compagnon de la grande journaliste féministe Séverine, de son vrai nom Caroline Rémy (1855-1929). Compromis dans l'affaire Max Lebaudy - chantage sur le fils du magnat du sucre - , il a été acquitté le 26 mars 1896, ainsi que Jacques Saint-Cère. De l'altercation ici rapportée s'ensuivra apparemment un duel, que La Jeunesse évoquera dans une lettre à Mirbeau qui n'a pas été retrouvée, mais qui est signalée dans le catalogue Mirbeau de 1919 (à moins qu'il ne s'agisse précisément de cette lettre : le résumé est très ambigu).

52. Le *sic* est de La Jeunesse.

53. C'est le 5 août 1896 que la chambre civile a débouté la famille de Goncourt de l'action en vue de faire casser son testament instituant une académie portant son nom. Rappelons que Mirbeau faisait partie des huit membres désignés par Goncourt dans son testament.

54. Alice, qui souffre d'une maladie nerveuse - elle est "*neurasthénique*" - est partie le 26 juillet en cure à Évian. Octave l'a confié au poète et médecin Henri Cazalis, ami de Mallarmé.

55. Alice se livrait en effet à la peinture et a exposé, sous son nom de jeune fille, au Salon de 1886, grâce à l'intercession de Rodin. Dix de ses toiles ont été vendues, à des prix très modestes, le 17 novembre 1893, à l'Hôtel Drouot.

56. Recueil de vers romantiques, publié par Villiers de l'Isle Adam à compte d'auteur, en décembre 1859.

57. Drame de Villiers, écrit en 1875, qui a reçu le deuxième prix au concours Michaëlis le 22 janvier 1876, mais qui n'a jamais été représenté, bien qu'il ait été à deux reprises reçu à l'Ambigu, en 1876 et 1880. Il a été publié en 1880 chez Richard.

58. Georgette Leblanc (1869-1941), soeur de Maurice Leblanc, est la compagne de Maurice Maeterlinck. Elle est actrice et chanteuse. Elle suscitait la jalousie d'Alice Mirbeau, qui va interdire carrément à son mari de lui rendre visite...

59. Adolphe Mayer est l'auteur d'un grand nombre de chansons et de vaudevilles, notamment *L'Auberge pour rire* (1869) et *Timide en amour* (1883). Il collabore lui aussi au *Journal*.

60. Il s'agit des *Mauvais bergers*, dont la première aura lieu le 15 décembre 1897. On y trouve "*de la politique*", mais aussi de la "*sociologie*", dans la mesure où Mirbeau s'est renseigné sur la condition ouvrière en se rendant au Creusot et en lisant les reportages de son ami Jules Huret.

61. *Les Ruines*, drame en quatre actes, annoncé comme "*à paraître*" en 1901, et apparemment jamais publié ni

représenté.

62. Cette lettre faisait partie de la collection de M. Robert Laurence, aujourd'hui décédé, qui m'en a adressé une copie en 1968.

63. Cf. le *Journal* de Goncourt à cette date (t. III, p. 1272).

64. Le manuscrit a été vendu en 1919. L'envoi est reproduit dans le catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau.

65. "Kif-kif" apparaît bien, sous la plume de Courteline, dès *Le Train de 8h. 47* (1888). Mais je n'ai pas trouvé trace de "kif-kif une maman".

66. Georges Duval (1847-1919), journaliste à *L'Événement* - pendant vingt-deux ans ! - puis à *La Libre parole*, auteur dramatique et romancier aussi prolifique que médiocre (*Chasteté, Paris qui rit, Une Virginité...*) Il a publié également un ouvrage sur *Napoléon*. Dans son article du 31 janvier 1897 (cf. *infra*), Mirbeau l'accusera d'être incapable de sentir par lui-même et d'aimer ou de haïr spontanément.

67. La Jeunesse était un pilier de bar...

68. Collection particulière, Paris.

69. *Cinq ans chez les sauvages*, p. 176.

70. La lecture et la réception de la pièce ont eu lieu le 30 octobre, et les répétitions ont commencé presque aussitôt.

71. Collection particulière (extraits dans le catalogue de la vente du 2 juillet 1954, à l'hôtel Drouot).

72. Lettre à Claude Monet du début novembre 1897 (*Correspondance avec Monet*, Éd. du Lérot, 1990, p. 189).

73. Cf. le *Journal* de Jules Renard, p. 445.

74. Repris dans *Cinq ans chez les sauvages*, pp. 177-178.

75. Extrait de catalogue s.l.n.d. (1987).

76. Mais elle est signalée dans le catalogue de la vente Mirbeau de 1919.

77. Tel est le résumé donné dans le catalogue de la vente Mirbeau de 1919.

78. *Cinq ans chez les sauvages*, pp. 180-181.

79. *Ibid.*, pp. 181-183.

80. "Je n'ai plus le temps d'aimer ceux qui sont entrés dans mon amour par surprise, erreur, mensonge ou vanité... Je leur tire un coup de chapeau... Bonsoir, bonsoir ! En revanche, je n'ai pas de trop de tout mon amour pour aimer, comme il faut aimer, ceux que j'aime et qui m'aiment" (*Correspondance Raffaëlli-Mirbeau*, Éd. du Lérot, 1993, p 117).

81. Sacha Guitry, *50 ans d'occupation*, Omnibus, 1993, p. 513.

82. Collection Jacky Lecomte.

83. L'envoi est spécifié, mais non reproduit, dans le catalogue de la vente La Jeunesse de 1918 (renseignement communiqué par Éric Walbecq). Le catalogue en question est hors d'usage et incommunicable à la B. N., où il a la cote Delta 4442.

I

ON DEMANDE UN EMPEREUR

Allons bon ! voilà que j'ai découvert M. Ernest La Jeunesse ! De hardis penseurs l'affirment, et M. Paul Brulat (1) le confirme, et c'est encore une de ces choses dont je ne me relèverai pas. Misère de moi ! Quelle sottise me pousse aussi à toujours découvrir, sans raison, des tas de choses et des tas de gens, pêle-mêle, au risque d'attirer sur moi trop de haine, et le terrible éclair du foudroyant monocle de M. Georges Duval (2), et la diabolique torche de M. Torchet (3) ? J'ai donc découvert M. Ernest La Jeunesse ; je l'ai découvert, comme l'alchimiste Brandt (4) découvrit le phosphore, sans le savoir, ce qui est bien plus beau. Mais que vont dire M. Gaston Deschamps (5), qui croyait l'avoir découvert le premier ; M. Larroumet (6) le second ; M. Doumic (7) (ah ! que le Doumic est triste, le soir !), le troisième ? Ils ne vont pas être contents, car, bien qu'ils lâchent M. Ernest La Jeunesse, depuis qu'ils sont convaincus que ce jeune écrivain a beaucoup de talent et beaucoup d'avenir, ils n'en revendiquent pas moins, Deschamps par devant, Doumic par derrière, le remords flatteur de l'avoir découvert, chacun à sa date et à son rang.

Je me demande comment s'établira jamais l'histoire de cette émouvante découverte qui

devient aussi compliquée que celle de l'alcool ou de la poudre à canon. Songez que les compétiteurs à la découverte de M. Ernest La Jeunesse ne se bornent pas à ce trio de joyeux universitaires. Ils sont aussi nombreux que les villes de la Grèce qui, jadis, se disputèrent l'avantageux prodige d'avoir donné le jour à Homère, ceux qui, aujourd'hui, se disputent cette gloire ou ce repentir d'avoir découvert l'imberbe auteur de *L'Imitation de Notre Maître Napoléon* ; et ils entendent bien réclamer. Quelques mémorialistes, connaissant à fond les dessous de ce temps, insinuent aussi que M. Anatole France et M. Maurice Barrès n'auraient pas été étrangers à cette découverte si disputée ; mais, tous comptes faits, ils ne peuvent y croire. Ils ne peuvent y croire pour de fortes raisons qu'ils ne donnent pas et qui sont, paraît-il, sans réplique. En attendant que cette question embrouillée soit élucidée, à la satisfaction de tous, me voilà donc, encore une fois, avec une découverte de plus sur les bras. Heureusement que j'ai des bras solides et qu'une découverte de plus ou de moins n'est pas pour m'embarrasser.

* * *

Dans la vie, les choses s'arrangent toujours beaucoup mieux qu'on ne croit. Sans cette circonstance mémorable et providentielle qui veut que la découverte de M. Ernest La Jeunesse me fût exclusivement attribuée par d'intransgressibles penseurs et des philosophes de tout repos, j'eusse toujours ignoré, à l'exemple de Pascal, d'où je viens et ce que je suis, et aussi quelle est l'âme, l'âme immortelle de M. Georges Duval. C'est une belle âme et - je dois me rendre à l'évidence - je suis un bien triste sire. Et voici comment M. Georges Duval arrive à cette double conclusion :

- Chaque matin, raconte M. Georges Duval, des jeunes gens viennent me voir qui me demandent comment il faut faire pour conquérir, tout d'un coup, la célébrité. Et je leur dis : "Rien n'est plus simple, mes amis, ni plus facile. Vous n'avez qu'à écrire de Victor Hugo qu'il est un galapiat, de Balzac un vulgaire crétin, de Corot un barbouilleur infâme (8). Immédiatement vous aurez l'amitié et la protection de M. Octave Mirbeau, lequel vous sacrera homme de génie. Et le tour sera joué." Nul doute que M. Ernest La Jeunesse n'ait scrupuleusement suivi ce conseil. Il aura, quelque part, je ne sais où, couvert de boues épaisses et d'injures variées Hugo, Balzac et Corot. Alors M. Mirbeau se sera dit : "Voilà mon homme, voilà mon grand homme !" Et il aura donné la gloire à M. Ernest La Jeunesse. Vous le voyez, c'est à la portée de quiconque... et c'est le secret de Polichinelle, et c'est l'enfance de la psychologie ; et il faut bien que les choses soient telles, autrement comment aurait-il pu arriver que tout le monde parlât du premier livre de M. Ernest La Jeunesse, alors que personne - remarquez cette anomalie - n'a jamais parlé des miens, qui sont innombrables, et de tout le monde, même de Balzac (9).

Cela ne m'indigne pas, cela m'amuse au contraire. J'entends bien que Hugo, Balzac et Corot ne viennent là que par catachrèse, et que, dans la pensée du véridique et consciencieux M. Georges Duval, ils usurpent froidement la place de M. Jean Rameau (10), peut-être, et, peut-être aussi, celle de M. Georges Duval, de tous les messieurs Georges Duval de la poésie, du roman et de la peinture. Mais cela ne fait rien. Cela fait bien dans les paysages que M. Georges Duval brosse d'une brosse si allègre. Hugo, Balzac et Corot, il importe peu, vraiment, qu'ils aient toujours été l'objet de ma vénération et de mon culte, de jour en jour plus fervent. Ce qui importe, c'est que, à la faveur de ces tropes honnêtement choisis, il soit bien avéré que je ne suis qu'un insulteur public ; que, si je maltraite quelqu'un, ce quelqu'un est toujours, de ce fait, un homme d'étonnant génie, et qu'il n'est qu'un va-nu-pieds notoire et scandaleux celui que j'admire et que j'aime.

Que M. Georges Duval se rassure. Je ne le maltraiterai pas, et je lui dirai ceci :

- Il y a au fond de votre âme, et de l'âme de tous vos pareils - car ce n'est pas à vous seul que je m'adresse ici, et vous n'êtes pas ici M. Georges Duval, vous êtes M. Georges Légion - une incurable douleur : l'impuissance de sentir par vous-même (11), d'admirer spontanément, d'aimer et de haïr, ce qui est tout un, avec votre propre amour. Et ne croyez pas que je veuille limiter cette constatation à un simple accident de littérature, au fond indifférent, mais je la généralise et je l'étends à tout ce que peut vous offrir la vie, dans le domaine de l'action. Sentir, aimer, admirer,

vous ne le pouvez qu'avec l'autorisation de votre maître d'études, et votre admiration et votre amour ne seront jamais qu'une leçon répétée ou un pensum, au lieu qu'ils soient l'exaltation libre, ardente, pleine de joie, de l'individu en contact avec la beauté. Parmi les choses qu'on vous a imposées, qu'on vous a forcé d'admirer, il en est beaucoup qui sont mortes déjà, ou en train de mourir, ou qui mourront demain, ou qui même n'existent que dans l'âme servile des pauvres sots. Et vous les admirerez toujours, et jamais vous ne vous révolterez ni contre votre maître d'études, ni contre votre admiration, ni contre vous-même, parce que vous êtes un bon vieux petit garçon, un bon vieux petit élève, bien gentil, bien sage, bien discipliné, et qu'il serait malséant que vous quittiez, à la promenade, le morne troupeau de vos camarades de pensum, que vous sortiez des rangs pour aller respirer le parfum d'une belle fleur qui poussa librement sur le talus de la route... Et il faut bien, puisque vous m'y obligez, que je m'explique sur M. Ernest La Jeunesse, dont, malgré vos affirmations et vos informations, je n'ai jamais rien écrit, pas même le nom, et sur ses livres, à propos desquels vous me reprochez - avec quelle hautaine protestation ! - un enthousiasme propagandiste qui n'avait pas eu l'occasion de se manifester et de s'exprimer, jusqu'ici (12).

Si je n'ai pas parlé de M. Ernest La Jeunesse, ce ne fut ni par indifférence, ni parce que ses livres ne m'intéressèrent point. Bien au contraire. Parmi les productions littéraires courantes, où c'est presque toujours le même livre qui reparaît (13) - et cruel figurant - sous des titres et avec des signatures variés, celui de M. Ernest La Jeunesse, je l'accueillis comme quelque chose d'autre et de nouveau, en quoi je voyais se dessiner, nettement, un beau tempérament d'écrivain, une intelligence curieuse et ardente ; mais on n'a jamais le temps de faire ce que l'on voudrait faire et qui vous tient le plus à coeur. Dans le journalisme où la place vous est si parcimonieusement mesurée, et où le mode de périodicité vous entraîne à des éliminations successives et involontaires, on ne peut exprimer la totalité de ses idées, de ses goûts ou de ses dégoûts, et, dans la durée d'un article à l'autre, vos meilleures intentions se sont évaporées (14).

Il y avait, dans ce premier livre de M. Ernest La Jeunesse, *Les Nuits et les ennuis*, un accent de lyrisme et d'ironie spadassine, d'aucuns disent héroïque, qui le distinguent vraiment des autres livres et qui me plut fort. Mais il n'y avait pas que cela. Pas respectueux, certes, pas même toujours juste, du moins quant à quelques unes de nos amitiés littéraires (15), qui ne sont peut-être après tout que des habitudes, il n'était pas insultant, non plus, et, quoi qu'on en ait dit, nullement pasticheur, puisque l'écrivain nous arrivait avec un style bien à lui, qui, tout au long du volume, gardait une unité verbale, l'originale saveur de sa verve (16), et que, sous les figures différentes et les âmes diverses qu'il faisait évoluer et parler devant nous, c'était surtout lui-même qui se racontait. Oeuvre de critique malicieuse et dénigrante ? Non, pas tout à fait. Confession ? Oui. Et c'est par là qu'il valait et que nous l'avons aimé.

Confession aussi, *L'imitation de Notre Maître Napoléon*, confession d'une âme confuse encore, et vibrante, et violente, et qui se cherche parmi les révoltes, et qui se trouble parmi les lyrismes, et qui, bien que très jeune, bien que trop jeune, a beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup senti, beaucoup désiré, et un peu raillé tout, et elle-même (17), faute de pouvoir agir selon le rythme de ses ambitions et de sa volonté. Si l'on veut s'en tenir à cette explication, qui fut donnée de si mauvaise foi, à savoir que ce livre est "une histoire militaire et politique" de Napoléon, il est bien certain qu'il manque d'unité, qu'il paraît fort décousu et incompréhensible. Il est compréhensible et poignant, si l'on veut bien reconnaître qu'il n'a d'autres visées que de nous montrer l'état d'esprit d'un jeune homme et de presque tous les jeunes hommes de cette génération (18), aux prises avec les platitudes, les dégoûts, les avortements (19), avec les foules, les armées, les justices, les politiques de ce temps, dont les centres d'action déplacés, arrachés de leurs naturels pivots, sont on ne sait où et tournent on ne sait quoi. Napoléon n'apparaît ici que par lointains épisodes, en brefs raccourcis, dans le recul de son héroïsme fatidique, de son cabotinisme prodigieux, de ses foules surmenées, piétinées, et toujours râlant, et toujours en marche, sur un fond de clameurs, de canons, de sang, d'agonies de peuples, de résurrections d'empires, que pour rendre plus sensible l'écoeuement de notre temps (20), qui - suprême ironie ! - se repaît de cette terrible et bouleversante image d'un Empereur, au moment précis où il est prêt à tout abdiquer et où il n'offre plus rien à l'esprit d'un

jeune homme, ivre d'action et de domination intellectuelle, que le rêve de la destruction totale par l'anarchie, avec les bombes de ses solitaires (21), ou par le coup d'État du bon aventurier (22), avec les charges de ses cavaliers pleins de vin. L'Empereur, n'est-ce point la bombe qui a réussi ? (23)

Je me suis arrêté devant ce livre, et je l'ai trouvé héroïque, parfois, et toujours curieux. En son apparent désordre, il est un, car une même pensée d'inquiétude, de révolte, et de domination en relie tous les chapitres si dissemblables, et qui vont de l'âme d'une petite femme aux âmes tristes des foules et des Parlements ; du café où la bière coule parmi les esthétiques, à l'échafaud où s'égoutte, guillotinée, la tête impériale, farouche et tendre d'un enfant à cœur de héros (24). Ils vont partout. Et l'âme de Napoléon plane très haut sur tout cela. Et c'est lyrique comme un poème, d'un lyrisme souvent superbe, dont la raillerie qui ça et là grimace, n'arrête pas l'envolée vers les hauteurs. La phrase est souple sans clownerie, sonore sans déclamation, et pleine d'images heureuses qui se gravent dans l'esprit.

Je ne sais pas si ce livre imposera un Empereur au destin ; je sais seulement que les jeunes gens, parmi les éreintements et les dénigrement, lisent ce livre, s'inquiètent, méditent et le relisent. Leurs frères aînés, leurs parrains à leur tour, en haussent les épaules et se disent : "Nous ne comprenons pas. Nous avons pourtant bien cru que ce petit sot avait bien commencé et qu'il serait un honnête amuseur. Tant pis pour lui !" Les jeunes gens reprennent le livre. Ils n'ont jamais voulu être empereurs (25), et ils se retrouvent là-dedans, eux et leurs rêves, et leurs tristesses, leur bouillonnement et leur trouble. Quand ils ont fini, ils se sentent, tout d'un coup, fermes, résolus et prêts. À quoi ? (26)

Octave MIRBEAU
Le Journal, 31 janvier 1897

NOTES

1. Paul Brulat (1866-1940), romancier d'inspiration réaliste, auteur de *La Rédemption* (1895), *Le Reporter* (1897) et *La Gangue* (1903). Ardent dreyfusard, il recueillera en octobre 1898 ses articles de *L'Aurore* sous le titre *L'Affaire Dreyfus*.

2. Sur Georges Duval, cf. *supra* la note 66.

3. Nous ne savons rien de ce Torchet. A-t-il seulement existé ?

4. Alchimiste hambourgeois du XVIIe siècle, qui découvrit le phosphore par hasard et ne sut quoi faire de sa découverte - sinon la vendre !

5. Gaston Deschamps (1861-1931) est, depuis 1893, le critique littéraire du *Temps* ; il a succédé à Anatole France. Son article y est paru le 28 juin 1896. Le 10 novembre 1896, dans *Le Journal*, l'irrévérencieux La Jeunesse a fait paraître une *interview* imaginaire de Gaston Deschamps.

6. Sur Gustave Larroumet, cf. *supra* la note 29.

7. René Doumic (1860-1937), ancien normalien, agrégé de lettres, tient la chronique littéraire de la caverneuse *Revue des deux mondes*. Il est monarchiste et traditionaliste. Auteur notamment d'*Études sur la littérature française*.

8. Est-il nécessaire de rappeler que Mirbeau avait un culte pour Corot, qu'il a consacré à Victor Hugo un très bel article nécrologique, et qu'il avait pour Balzac une admiration extrême, dont il témoignera, dix ans plus tard, dans *La 628-E* ?

9. Georges Duval avait été accusé d'avoir à deux reprises plagié Balzac...

10. Jean Rameau (1858-1942), poète et romancier, aussi médiocre que prolifique, souvent raillé par Mirbeau.

11. Cette "impuissance" révèle qu'il ne pourra jamais être un artiste. Cf. notre préface aux *Combats esthétiques* de Mirbeau, Séguier, 1993, t. I, pp. 20-25.

12. Même si Mirbeau n'a pas écrit de compte rendu des *Nuits et ennuis*, il ne l'a pas moins promu efficacement auprès de quantité de gens influents, comme l'attestent les lettres de La Jeunesse citées plus haut.

13. De même Mirbeau n'a-t-il cessé d'affirmer que, depuis trente ans, on joue tous les soirs la même pièce de théâtre. Cf. le ch. VII de ma thèse, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'université de Besançon, 1995.

14. Récrimination perpétuelle de Mirbeau contre les conditions concrètes d'exercice de son métier de journaliste. La chronique au format standard et à la périodicité imposée constitue un redoutable lit de Procuste.

15. Mirbeau pense probablement à Anatole France et à Jules Renard.

16. Pour Mirbeau comme pour Buffon, "le style, c'est l'homme" : il reflète "le tempérament" unique de l'écrivain.

17. Mirbeau refuse, lui aussi, de se prendre au sérieux : l'auto-dérision et l'humour sur soi sont les plus efficaces des antidotes à l'autosatisfaction des imbéciles, en même temps qu'à la neurasthénie qui fait des ravages. Cf. le chapitre I des *Combats d'Octave Mirbeau*.

18. C'est aussi ce qu'écrit La Jeunesse : "*Voici un livre que je ne veux pas dédier à un jeune homme : il s'adresse à tous les jeunes hommes.*"

19. La Jeunesse écrit par exemple : "*Le plus bel effort, le seul effort, c'est l'effort avorté*" (p. 14).

20. On peut voir là une sorte de justification *a posteriori* de son engagement au service des bonapartistes, à partir de l'automne 1872.

21. Cf. la page 58 : "*Ma bombe ! ma bombe ! Oh ! que ma bombe est lourde !*"

22. L'expression de "*bon aventurier*" est de La Jeunesse et sert de titre au chapitre III. Mais il prend soin de préciser que "*le bon aventurier n'est pas un aventurier sérieux*" (p. 74).

23. Ce rapprochement entre anarchisme et bonapartisme, présentés comme les deux faces de l'alternative à la "République" bourgeoise, n'est pas nouveau sous la plume de Mirbeau. Dès le 15 novembre 1873, il écrivait dans *L'Ordre*, organe de l'Appel au peuple : "*En présence de ce décousu, de ces tiraillements, de ce chaos, n'est-on pas porté à excuser la théorie fantasque de Proudhon sur l'anarchie, et n'est-on pas tenté de dire qu'on serait peut-être mieux gouverné s'il n'y avait pas de gouvernement ?*" Sur cette question, cf. mon article sur "Mirbeau et l'Empire", *loc. cit.*

24. Cf. les pages 58-63.

25. La Jeunesse écrit de Napoléon, au début de son livre : "*Il est temps, non de le faire revivre, mais de le revivre. Napoléon, c'est toi !*" (p. 18).

26. Cette question sans réponse est prémonitoire : l'affaire Dreyfus permettra à nombre de ces jeunes de s'engager dans le combat pour la Justice et la Vérité, comme Mirbeau s'en félicitera dans "L'Espoir futur" (*Le Journal*, 29 mai 1898) : "*Il ne faut jamais désespérer d'un peuple - si pourri qu'il soit - quand une jeunesse intelligente et brave se lève pour la défense de la justice et de la liberté.*" Sur ce problème, voir ma communication "L'Opinion publique face à l'Affaire, d'après Octave Mirbeau", dans les Actes du colloque de Tours de novembre 1994, à paraître dans *Littérature et nation*.

II

OCTAVE MIRBEAU

À Thadée Natanson.

I

Il faudra pourtant que, selon ma promesse, je publie mes *Essais de bibliographie sentimentale*.

Les peuples y apprendront que j'ai laissé un peu de mon âme - tout en la conservant grande et entière - au verso de bien des pages, et que pour moi, - parlons encore comme notre confrère, M. Joseph Prudhomme, - beaucoup de livres ont été des drames.

Un jour, ayant pour fortune - et par fortune - une somme de un franc cinquante (trente sous), j'hésitai non entre l'acquisition de substantielles charcuteries ou de pâtisseries avantageuses, mais entre l'achat des poèmes (en anglais) de Dante Gabriel Rossetti (1) et de la photographie de mon maître et ennemi Anatole France (2). J'optai pour Dante Gabriel, un peu parce que la photographie coûtait deux francs et je donnai par la suite mon cher recueil de poèmes à un Anglais qui s'ennuyait sur les bords de la Marne.

Dieu et quelques amis - qui ne me furent pas secourables - savent seuls combien me fut pénible la capture - en l'édition *princeps* et plantinienne - des *Dionysiaques* de Nonnus le Panopolitain (3). Je cherchai les deux francs qu'on me demandait chez tous les littérateurs et marchands de vin de la capitale, jusqu'au moment où je les obtins de Thadée Natanson (4) - à qui je les dois encore.

Mais mon souvenir le plus âpre et le plus tendre est celui du matin où - j'en demande pardon à mon élégante clientèle, - comme d'habitude et comme dans la chanson : *Dansons la capucine*, il n'y avait pas de pain chez nous. J'achetais couramment - sur quelles économies ? - la *Vie populaire*, qui publiait *La Débâcle* (5). Elle se vendait alors trois sous - et ça ne nous rajeunit pas. C'était un mercredi - la *Vie populaire* arrivait le mercredi en province.

Je me promenai autour des kiosques pour essayer de trouver en leurs violentes images un

peu de consolation et d'espoir. Et je vis que mon journal publiait ce jour-là *Le Pauvre sourd* d'Octave Mirbeau (6), avec une image de première page de M. B. Borione. Je revins chez moi et je dis à ma mère : "Il me faut trois sous !" Ma mère eut un sourire tiré - par les pieds, si j'ose dire - de *L'Enfer* de Dante Alighieri : "Où les prendre ?" Nous eûmes une idée, nous vendîmes un atlas de géographie et je lus *Le Pauvre sourd*. Cette nouvelle mélancolique et amère était plutôt pour me désespérer que pour me donner trois sous de courage. Il paraît qu'elle m'encouragea néanmoins, puisque, aujourd'hui, je puis conter cette anecdote.

On me dira que je lisais cette nouvelle quand elle avait cinq ans de date : ça valait mieux que de ne pas la lire du tout.

Et je fus toujours très en retard. C'est avec un retard de cinq ans ou presque que je lus *Le Calvaire*. J'achetai très cher - deux sous la pièce - quelques livraisons dépareillées de la *Nouvelle revue* (7).

J'y découvris du Roger Marx peut-être, du Jean Aicard et du Bourget ; mais des pages, des rages, des râles me prirent, me mordirent, me tordirent et m'arrachèrent de spasmodiques admirations, m'affolèrent de colère et d'ardeur. C'était le roman de Mirbeau. J'en lus des fragments sans suite, je fouillai des amas de vieux bouquins et de vieux papiers pour trouver la fin et le commencement - et je finis par où j'aurais dû débiter : je demandai à la bibliothèque municipale de Nancy je ne sais quel tome de la *Nouvelle revue*.

Dans cette salle longue et froide, parmi des écoliers qui copiaient des traductions de leurs versions latines et des vieillards qui désiraient vainement des documents nouveaux sur les antiquités de Maxeville (8), je m'échauffai, je m'attristai ; je pris conscience de cette triste chose qu'on appelle devenir homme et je crus, avant de connaître l'amour, à la vanité de l'amour.

Heures d'ivresse sur un coin de table anonyme, heures de fastueuse solitude parmi une horde de douteux et obscurs travailleurs, heures d'orgueil, de mépris, de haine et de puissance ! La pudeur de la revue de madame Adam avait mutilé *Le Calvaire* : il y manquait les forêts occupées et saccagées par nos troupes en 1870, il y manquait de l'horreur militaire et la désillusion de la gloire.

Ce furent des pages que je devinai, que je reconstituai, que j'imaginai longuement, par une humble et fiévreuse collaboration. Je lançai sur tout le territoire français des soldats vaincus que j'empruntais à Maupassant et que je revêtais d'uniformes tolstoïques (9), j'ajoutai des défaites harnachées tant bien que mal, des déroutes que je dénudai comme je le pus. Et *Le Calvaire* me satisfît ainsi.

Me satisfît !

Il m'enchantait de désenchantement, de renoncement, de douleur et de rancune - déjà ! Il me laissa non pas nu, mais dépouillé. Toutes les espérances - les médiocres espérances qu'on m'avait infligées au collège, - tous les désirs de places et d'honneurs qu'on m'avait fait sucer dans les manuels moraux et civiques de feu MM. Paul Bert et Auguste Burdeau (10), toutes les ambitions d'amour et d'amourettes que j'avais puisées - avec ou sans le consentement de mes proviseurs, censeurs, ou autres pions - dans les oeuvres de Théocrite et de Théo-Critt, d'Andréa de Nerciat et d'Alfred de Musset, de Louvet de Couvray et d'Edmond About (11) m'abandonnèrent comme des cocottes qui, au coin d'un bois, apercevraient la bête de l'Apocalypse (qui n'est pas bête), me lâchèrent, me plaquèrent, s'enfuirent comme des femmes en carte qui, sans carte, se trouveraient nez à nez (soyons poli) avec un agent de mœurs - et je n'en fus pas plus fâché pour ça - ni moins malheureux.

J'avais trouvé un ami, un ami lointain et proche, l'ami des jours de jeûne et des soirs de deuil, l'ami des nuits glacées et des pâles aurores, l'ami qui ne tenterait pas méchamment de m'apporter la banale consolation aux souffrances qu'on ne console pas, qui me donnerait la fièvre et le feu, le dégoût et la colère.

Les journaux de reproduction, les suppléments littéraires - je leur dois tout - m'accordèrent peu à peu et tour à tour des chroniques de lui, qui n'étaient plus d'actualité et qui vibraient encore, qui frémissaient encore de frissons rouges, des nouvelles aussi, aiguës, profondes, déchirant le coeur et griffant atrocement notre épiderme égoïste, notre derme menteur, mettant en sang la chair,

m'accordèrent des visions qui brûlaient les yeux, et des utopies qui, de leur beauté, de leur attirance, de leur impossibilité, nous jetaient en de saouls et désolés évanouissements.

Je fouillai pieusement des amas de reliures et de ferrailles : j'en tirai de petites brochures rouges : *Les Grimaces* (12).

Hélas ! ce n'étaient pas toujours *Les Grimaces* en ce pêle-mêle irrespectueux et inconscient, il y avait bien plus de *Lanterne*, de *Cloche*, de *Diabole à quatre* (13), que sais-je ? que de *Grimaces* ! et, après avoir eu un mouvement de joie, il fallait renoncer aux littératures de Rochefort et de Louis Ulbach - ou les accepter.

Je lus de la sorte du Grosclaude, de l'Hervieu et du Capus, du Mirbeau aussi, que je sentis plus que je le compris : les allusions très parisiennes m'échappaient un peu, en mon coin de province : il y avait la date.

Mais ces lignes avaient des vertus qui n'ont pas de petite patrie, des vertus qui peuvent s'épandre et s'exiler, et qui se comprennent même en russe : l'esprit et la férocité - ce qui est tout un. Des certificats attestaient, de semaine en semaine, le courage de la rédaction, du rédacteur en chef, et combien les traits portaient : c'étaient des procès-verbaux de duels (14). Le sang répandu ne vieillit et ne sèche jamais : les pages étaient encore jeunes, d'hier, d'aujourd'hui, cinglantes après les réconciliations, après l'oubli.

Dans le même temps - un bonheur ne vient jamais seul - je mis la main sur la plaquette du *Comédien*, publiée par Gabriel Brunox, sur les *Lettres de ma chaumière* et sur *L'Abbé Jules*. C'était le temps où, dans *L'Écho de Paris*, Octave Mirbeau continuait sa série de *factums*, de rires trop clairs et trop bruyants du *Figaro* et du *Gaulois*, sa série de caricatures en noir, de portraits à l'eau-forte maculée de pointe sèche et de gouache méchante, sa suite de cris d'indignation, d'interviews prises au seuil de l'enfer, d'ironies épiques et de lyriques haines : c'était le temps où il publiait ses *Mémoires d'une femme de chambre* (15) - que nous attendons encore, ce volume où tout est ardent jusqu'au cynisme, où tout - même et surtout l'érotisme - est amer.

Et c'est le temps où j'achetai, cousus hâtivement par une aiguille de pauvre femme, les feuilletons de *Sébastien Roch* (16). Ah ! cette fois, il n'était plus besoin de glossaires ; je compris, je compris trop : mon enfance malheureuse, la lâche et grise horreur des lycées qui m'étreignait encore, l'horreur des élèves et l'horreur des maîtres, l'idée de justice, l'idée de liberté, la guerre même qui terminait le livre comme on mure une tombe, ça grouilla, ça pleura, ça ricana, ça rugit en moi. Je me jurai à moi-même, je jurai à ce feuilleton de n'être pas vaincu, de n'être pas écrasé, de ne pas mourir - et de vivre ma vie.

N'éternisons pas cette monodie : le charme de Mirbeau, c'est entendu, n'est-ce pas ? persista et grandit pour moi - et pour tous. Ses véhémentes critiques d'art, sa campagne contre la bourgeoisie, le peuple, les lois, le socialisme et M. Frédéric Febvre, son *Histoire d'un pauvre homme* et ses *Supplices chinois* (17), m'exaltèrent, m'abrutirent, m'enflammèrent et me glacèrent, ainsi que la majorité des Français - et autres sensitifs ou penseurs.

Entre temps, je le connus.

Oh ! ça n'alla pas tout seul ! Une brochure que je lui adressai en 1895 (18) avec une dédicace de petit garçon s'égara et me revint après avoir fait toutes les carrières, sauf à Poissy.

Et, en 1896, bien des gens me félicitèrent avant lui (19). J'étais malade d'attendre ses félicitations, à lui. Elles me parvinrent, bourruées, actives, fécondes.

Et il m'échut cette rare fortune : devoir de la reconnaissance à qui l'on aime. Je le connus, je le vis et le revis.

Je fus à même d'apprendre combien son âme était tourmentée, délicate et scrupuleuse, doutant de soi, s'épuisant en efforts et désespérant de ces efforts lorsque tout le monde admirait le résultat de ces efforts, d'apprendre combien cette âme avait la maladie de la perfection, combien Mirbeau se croyait arrêté en son essor vers les étoiles, d'apprendre qu'il croyait n'avoir jamais suffisamment exprimé sa pensée, son mépris, son amour : c'est la rançon du talent, mais Mirbeau y met de la bonne volonté !

Voilà sept ans ou à peu près, qu'il n'a pas publié un volume (20), que son ardeur est éparse et

qu'elle ne s'agglomère, compacte et haute, dans l'esprit et le coeur de tous, que par la force de son souvenir, par sa force même. Et, avec ses yeux pâles, sa face énergique et sa moustache d'officier qui abandonnerait vers 1824 son titre de maréchal de camp, son avenir et ses croix pour aller mourir, brigand, sur une montagne isolée de la Grèce, en l'honneur de la liberté, - avec ses sourds éclats de voix, ses gestes brusques de dédain, la flamme verticale de ses yeux et la minceur soudaine de son nez, avec la menace de ses sourcils et le frémissement de son front, il rumine de lointains paysages de Bretagne, des paix d'Italie, des lagunes et des mers, et doute, doute, s'apeure, se lamente à sec, désire tout - et ne désire rien.

Mais enfin, la Vérité et la Beauté ont triomphé en cette âme de beauté et de vérité. La pièce qu'il échafauda - non ! échafauder, c'est un vilain mot, quand il ne s'agit pas de la guillotine ! - qu'il dressa, qu'il hérissa, qu'il ensanglanta de son propre sang, qu'il anima de son âme, où il jeta, palpitante, sa féconde désespérance, où il lança, en sa sainte épilepsie, son ardeur et son éloquence, où il fit sangloter et chanter son humanité, où la Mort, en cote d'ouvrier et en pantalon rouge, s'en vient ouvrir aux malheureux la porte du Néant et la grille du rêve, cette pièce, donc, va dans peu de jours se dérouler devant nous comme le pitoyable et sublime cinématographe de la misère et de la douleur, comme le seul drame humain, comme le seul drame de notre époque. C'est "la vraie chose" pour parler anglais, la chose de la passion et de raison, triste comme la mort, ainsi que dit Musset, dans *Il ne faut pas badiner avec l'amour*, et plus triste, triste comme la tristesse et triste comme la vie. Ah ! si je pouvais en détailler les beautés ; mais tout est beauté, tout y est pathétique, et l'on en parlera - bientôt - mieux que moi.

J'ai voulu seulement accomplir une action lâche et méprisable : embrasser un guerrier un tout petit peu avant le triomphe certain. C'est ce qu'on appelle le baiser des armes.

Ne sourions pas : j'ai voulu balbutier mon affection, faire d'une page une longue et une intime étreinte, en un sentiment qui est sentiment, dire mon admiration instinctive, anecdotique et documentée.

Décembre 1897

II

Et les temps ont passé. Il y a loin aujourd'hui du Mirbeau farouche, taciturne et quasi-secret au fécond triomphateur des *Mauvais bergers*, du *Jardin des supplices* et du *Journal d'une femme de chambre*.

C'est le même homme.

Je me félicite et je m'honore de l'avoir le mieux connu et le plus fréquenté aux lourdes heures de l'inconsciente gestation, aux heures où l'homme de lettres porte le germe inconnu des succès et des chefs-d'oeuvre comme il porte le souvenir des vains hiers et du vide passé infini et fini, où il a le masque de la femme grosse, geint comme elle, se décourage comme elle, sans se douter qu'il est radieux, en soi, d'avenir et d'éternité.

J'ai vu l'envers de son esprit forcené, de sa fureur guerroyante, de cet assaut de trois ans où il a tout attaqué et tout aimé, où, de son amertume et de sa foi dans la beauté et la vérité, de sa violence et de sa tendresse, il a effaré, dompté, arrêté cette cavale de cirque, la popularité.

Aujourd'hui on lit, on dit Mirbeau comme on dit Zola.

Je n'ai pas à analyser ici l'acuité enveloppante du *Jardin des supplices*, sa force de pénétration, son atmosphère de folie, sa cruauté, sa pitié et la grande impression de misère, l'envol de vie qui y tournoie sur la mort, comme des abeilles au haut d'un charnier. Volupté captivante et exténuée, sadisme même et masochisme, désir de faire souffrir et de souffrir, toute la nature humaine y est, dans son essence, dans son atrophie, dans son hypertrophie : c'est du rut et de la sanie, c'est on ne sait quelle projection de virilité et de passivité, de rêve et de néant hors des limites présentes, c'est un effort d'honneur et d'infamie ; c'est un exercice effroyable de compassion, d'indignation et de cynisme tenaillé. Les merveilles de fleurs qui se jouent parmi les supplices y sont aussi pieuses que perverses : on ne sait si elles sont un défi de Dieu ou une consolation et un espoir

des hommes, - et cette ambiguïté de sorcellerie est un charme de plus en ce livre d'effroi.

Je n'ai pas à détailler *Le Journal d'une femme de chambre* : tout le monde l'a encore, non dans la tête, mais dans le sang.

La bassesse scrupuleuse, l'auto-suggestion servile, l'ampleur intime de crimes, de scélératesses, de perversités qui s'ignorent et qui s'avouent, l'odeur des aventures et des intérieurs, la sincérité changeante, la duplicité qui se confie, ah ! que c'est vrai, ah ! que c'est nouveau ! Et que c'est triste ! Le public a mordu à l'appât de quelques scènes, à quelques relents : il a été contraint ensuite de happer l'indignation contenue et roulante, l'énergie descriptive, la satire sanglante et saignante, toute la morale de ce livre, sa leçon d'humanité, son anarchie enfin, autoritaire, seule autorité dans un intérieur de bourgeois mous et vils et d'apprentis bourgeois voleurs, violeurs, assassins et patriotes.

Mais mon Mirbeau est plus jeune - pas beaucoup plus jeune. Il n'a pas encore le bénéfice de ses rancoeurs et de ses études mal cicatrisées. Mon Mirbeau, à moi, hésite, hoquète de dégoût devant le monde avant de lui lancer la fleur de sa colère et le rire de sa douleur. Mon Mirbeau restera dans mes yeux et dans mon coeur celui des veilles d'articles et des aubes de livres, relisant sans fin un fragment à ses amis, les harcelant de ses phrases scandées et martelées afin de pouvoir croire lui-même qu'il les a lues, qu'il les a écrites, qu'elles sont à lui, de lui, - et qu'elles sont.

C'est l'auteur crucifié sur la page inachevée, la vomissant avant que de la parfaire, tâtonnant dans sa sûreté, s'arrêtant au bord de la Beauté comme s'il n'avait pas le droit d'entrer dans cette terre promise après l'avoir pétrie de sa semence et de son mal.

Difficile, injuste, brutal, comparant un chacun à ce qu'il devrait être, souffrant de toutes les taches du soleil et des taches des moindres soleils, avec son rire de chien de fusil, avec ses abois de chien de braconnier, nerveux, agité à la fois et serein d'une grande paix hautaine, Octave Mirbeau est malheureux parce que, avant tout, il est un délicat.

Il a brisé et adultéré des fleurs pour avoir plus de parfum et plus de joliesse (21), il a mâtiné des marbres et des bronzes pour qu'ils fussent plus tendres et plus en pâte d'âme, il a eu une générosité pathétique qui rougissait, qui éclatait des générosités plus grossières, des apitoiements qui ne discernent pas, qui ne choisissent pas, qui vont au tas, - au tas des *Mauvais bergers*. Il n'a fait de concession ni à la foule, ni aux élites de semaine : il a peiné pour tous et pour peu ; il a surtout ce mérite sacré, c'est qu'il n'a jamais joui lui-même de ses phrases, de ses mots, de ses cris, c'est qu'il s'en est éloigné tout de suite, allant plus loin, dans sa quête berceuse de bibelots, de livres, de fantômes anciens qui le distraient de sa fièvre de Nouveau, c'est qu'il s'est arrêté longtemps devant des reliures séculaires (22) tandis qu'il brisait le moule de l'art du jour, c'est qu'il a toujours demandé pardon aux vrais morts des blessures qu'il faisait aux faux vivants.

Mars 1901

Ernest LA JEUNESSE

Cinq ans chez les sauvages, Félix Juven, 1901, pp. 167-183.

(volume non conservé à la B. N.)

NOTES

1. Sous le nom de Farfadetti, Mirbeau mettra en scène Dante-Gabriel Rossetti (1828-1882), le célèbre poète et peintre anglais, dans le chapitre X du *Journal d'une femme de chambre*. Il lui reconnaissait "*tous les talents*", mais déplorait qu'il ait "*sombré*" dans cette "*mystification*" que constituait à ses yeux le préraphaélisme.

2. La Jeunesse a été un temps secrétaire d'Anatole France lors de ses débuts parisiens.

3. Nonnos de Panopolis - en Égypte - est un poète grec du cinquième siècle de notre ère. D'abord païen, il s'est ensuite converti au christianisme. Les *Dionysiaques* datent de la première partie de sa vie et constituent un précieux répertoire de mythes.

4. Thadée Natanson dirigeait alors la *Revue blanche*. Très lié à Mirbeau, il lui donnera un coup de main pour *La 628-E 8* et *Le Foyer*.

5. *La Débâcle*, de Zola, a paru en feuilleton dans *La Vie populaire* du 20 février au 21 juin 1892. Datée du samedi, *La Vie populaire* paraissait le vendredi à Paris.

6. Paru d'abord dans *Paris-Journal* le 3 mai 1882, "Le Pauvre sourd" a été repris dans *La Vie populaire* le 26 mars 1891... soit un an avant *La Débâcle* ! Le conte, recueilli dans notre édition des *Contes cruels*, avait neuf ans "de date", et non cinq.

7. Amputé du sulfureux chapitre II, *Le Calvaire* a été prépublié, en cinq livraisons, dans *La Nouvelle Revue* de la revancharde Juliette Adam, du 15 septembre au 15 novembre 1886.

8. Maxéville est une commune de la banlieue de Nancy. On y trouvait alors une colonie pénitentiaire. C'est là qu'est né le fils de Gyp.

9. L'influence de Tolstoï est sensible dans *Le Calvaire*. Cf. Pierre Michel, "Mirbeau et la Russie", dans les Actes du colloque *Voix d'ouest en Europe, souffles d'Europe en ouest*, Presses de l'Université d'Angers, 1993, pp. 463-468.

10. Paul Bert (1833-1886), ministre de l'Instruction Publique de Gambetta, membre de l'Académie des Sciences, a écrit de nombreux ouvrages destinés à l'enseignement. Auguste Burdeau (1851-1894), philosophe et politicien républicain, est notamment l'auteur d'un *Manuel d'éducation morale* (1893).

11. Théo-Critt, pseudonyme de Théodore Cahu, né en 1856, est l'auteur de romans légers publiés chez Ollendorff : *Les Loisirs d'un hussard*, *Entre amoureuses...* Andréa de Nerciat est un romancier libertin de la fin du XVIIIe siècle, célèbre pour *Félicia, ou mes fredaines*. Louvet de Couvray (1760-1797) est le célèbre auteur des *Aventures du chevalier de Faublas* (1787-1789). Edmond About (1828-1885), romancier et journaliste anticlérical, est l'auteur du *Roi des montagnes* et de *L'Homme à l'oreille cassée*.

12. Hebdomadaire anti-opportuniste, et également, hélas ! antisémite, dont Mirbeau a été rédacteur en chef, et qui a paru du 21 juillet 1883 au 12 janvier 1884. Les commanditaires occultes en étaient le banquier Edmond Joubert, de Paribas, et les imprimeurs de Mourgues. Les collaborateurs de Mirbeau étaient L. Grégori, Étienne Grosclaude, Alfred Capus, et surtout Paul Hervieu, qui signait du pseudonyme de Liris et qui deviendra son meilleur ami et son confident privilégié.

13. *La Lanterne* était un pamphlet hebdomadaire anti-bonapartiste dirigé par Henri Rochefort (1868-1869). *La Cloche* - qui a prépublié *La Curée* de Zola - était un quotidien républicain dirigé par Louis Ulbach (1871-1872). *Le Diable à quatre* est un opéra-comique d'Adolphe Adam, sur un livret de Sedaine.

14. Mirbeau s'est battu le 6 août 1883 avec le député d'Oran Étienne, et le 18 décembre 1883 avec le romancier Paul Bonnetain.

15. La première mouture du *Journal d'une femme de chambre* a paru en feuilleton dans *L'Écho de Paris* du 20 octobre 1891 au 26 avril 1892.

16. *Sébastien Roch* a été prépublié en feuilleton dans *L'Écho de Paris* du 15 janvier au 2 avril 1890.

17. Frédéric Febvre, né en 1835, vice-doyen de la Comédie-Française, à la retraite depuis 1893, et chargé d'une enquête sur le théâtre en Amérique, a été souvent brocardé par Mirbeau, notamment le 29 août 1893 (dans "La Larme") et le 27 janvier 1895 (dans "Le Rapport de Frédéric Febvre"). Les *Souvenirs d'un pauvre diable* ont paru dans *Le Journal* entre le 28 juillet et le 1er septembre 1895, puis les 2 et 9 février 1896. "Les Supplices chinois" fait allusion à "Un Baigne chinois" (14 et 21 février 1897, dans *Le Journal*) et "Le Jardin des supplices", première version de la deuxième partie du roman du même nom (*ibid.*, 7, 21 et 28 mars 1897).

18. Il s'agit de *La Prière d'Anatole France*.

19. À propos de *Les Nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*.

20. "À peu près", dans la mesure où les *Contes de la chaumière*, publiés en janvier 1894 chez Charpentier, ne sont, à quelques contes près, que la reprise des *Lettres de ma chaumière*, parues chez Laurent en novembre 1885.

21. Dans son jardin du Clos Saint-Blaise, Mirbeau se livrait à d'étonnantes hybridations de fleurs.

22. Jean de Tinan a ainsi dédié l'exemplaire de *Penses-tu réussir* adressé à Mirbeau : "*À Octave Mirbeau, à l'admirable artiste qui, s'il faut en croire le médisant La Jeunesse, se mue en bibliophile / Tinan*" (catalogue de la vente de la bibliothèque de Mirbeau, 1919).